

Les témoignages sur la Shoah en URSS avant 1949

Pendant la guerre et dans l'immédiate après-guerre, l'écriture de la Shoah existe bel et bien en Union soviétique. Durant ces années, l'URSS traverse une véritable fièvre testimoniale. L'urgence de dire l'horreur, mais également l'espoir de la transcrire pour l'histoire, aboutit au même phénomène que celui qui s'est produit en Europe au moment du retour des rescapés des camps. Robert Antelme l'a désigné par une formule devenue classique : « l'hémorragie de l'expression »¹. Les survivants cherchent à raconter leur survie et à réparer par la parole leur existence blessée, presque anéantie.

Les instances du pouvoir soviétique ont lancé un appel aux témoins dès la libération des territoires. Ainsi, les rares survivants du génocide et les témoins oculaires ont déposé leurs témoignages à l'une des nombreuses commissions locales soviétiques, présidées par la TchGK², ou à la Commission pour l'Histoire de la Grande Guerre patriotique qui a en charge de transcrire l'histoire immédiate. Le pouvoir soviétique a, de fait, toujours été attentif aux paroles de ses citoyens. Il les incitait à s'exprimer, à écrire et il orchestra ainsi, durant la Deuxième Guerre mondiale et juste après, une collecte massive de témoignages.

En dehors de l'activité des commissions d'État, une collecte minutieuse de témoignages a été entreprise par des institutions juives, là où elles ont pu renaître après la Catastrophe. C'est à elles et non aux instances du pouvoir que s'adressaient en priorité les survivants. À la fin de la guerre, ils se sentaient déjà expulsés de l'histoire soviétique officielle, leur vécu divergeait fortement du discours adopté par l'État. La Catastrophe, c'était leur désastre. Ils voulaient la raconter à leurs proches, à ceux qui étaient à l'écoute et qui étaient capables de véritablement saisir cette histoire.

Ainsi, dès la libération de Kiev, le Cabinet de la culture juive, au sein de l'Académie des sciences de la République d'Ukraine, reprit son activité. Ses chercheurs voyaient que leur devoir immédiat était de rassembler des témoignages sur la destruction de la population juive. En janvier 1945, le directeur du Cabinet, Eli Spivak envoie à Ilya Ehrenbourg un ensemble important de témoignages en les accompagnant de la lettre suivante :

¹ ANTELME Robert, « Témoignage du camp et poésie » (1948), in *Textes inédits sur L'Espèce humaine : essais et témoignage*, Paris : Gallimard, « Blanche », 1996, p. 44.

² TchGK - Commission extraordinaire de l'État, chargée de l'instruction et de l'établissement des crimes des envahisseurs allemands-fascistes

Nous vous envoyons une série d'essais et de documents, qui selon nous, peuvent servir de matériau pour le *Livre noir*.

Ces matériaux ont été collectés en partie par les chercheurs du Cabinet de la culture juive, en partie par d'autres personnes. Souhaitant que le matériau vous parvienne le plus vite possible, nous n'avons pas procédé à sa rédaction littéraire, d'autant plus qu'une partie de ce matériau est le récit direct de ceux qui ont été pris à ces événements cauchemardesques et il nous a semblé inapproprié d'introduire dans ces récits les moindres corrections.

La collecte et l'organisation du matériau ont été confiées aux chercheurs du Cabinet M. Maïdanski et M. Mijiritski.

Nous vous prions de confirmer la bonne réception des matériaux envoyés.

Salutations,

E. Spivak¹

Le travail sur le *Livre noir* qui est censé narrer le génocide à partir des multiples voix est mené à la fois par le Comité juif antifasciste (CAJ) et la commission littéraire présidée par Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman. La dernière est composée des écrivains soviétiques célèbres dont plusieurs appartiennent à la première génération des Juifs soviétisés, qui ont quitté, après la révolution, la « zone de résidence ». *Le Livre noir* se trouve à la croisée de deux histoires culturelles : celle de la littérature russe, où l'écrivain est le passeur de la voix du peuple opprimé, et celle de la culture juive, influencée par l'injonction mémorielle du *Zakhor* [souviens-toi], prescrivant de garder les traces du peuple menacé de destruction.

Les premiers témoignages de la Catastrophe reçus par le CAJ et par Ehrenbourg datent du printemps 1943. Ce sont des lettres-cris, racontant sur des bouts de papier la survie et la mort ; elles sont courtes, lacunaires et décousues. Celles écrites dans l'immédiat d'après-guerre sont plus détaillées et construites. Elles n'évoquent pas seulement le génocide perpétré par les nazis, mais également l'antisémitisme sévissant sur place après la libération, l'oppression, l'humiliation infligées aux Juifs dans les instances officielles soviétiques. Les survivants et les témoins oculaires des massacres transmettent également leurs écrits rédigés pendant l'occupation : journaux intimes, poèmes, récits. Ils cherchent à raconter leur survie et à réparer par la parole leur existence blessée. Beaucoup éprouvent l'obligation de faire témoignage dans l'espoir que leurs notes soient intégrées à l'Histoire.

Le flux de témoignages s'éteint progressivement à partir de 1946 pour s'interrompre complètement au tout début de 1949.

¹ Yad Vashem, P.21.1, file number 3, p.1.

Le témoignage assassiné

En janvier 1948, à Minsk, est assassiné le directeur du théâtre yiddish et le chef du Comité antifasciste juif, Solomon Mikhoëls. Ce meurtre ouvre la période noire dans l'histoire de l'URSS qui sera destructive pour les personnes et pour les manuscrits. Il marque la fin de la culture soviétique juive et la fin du témoignage sur la Shoah en URSS. La vague des répressions s'abat sur ceux qui organisent la collecte des témoignages sur le monde juif disparu.

En novembre 1948, le CAJ est fermé, plusieurs de ses membres sont arrêtés. Les archives contenant les milliers de témoignages et des ébauches du *Livre noir* sont perquisitionnées.

En même temps, à Kiev, est dissous le Cabinet de la culture juive. Spivak, son directeur, est arrêté en janvier 1949. Maïdanski est emprisonné en juillet 1949 et Mijirski deux ans plus tard, en juillet 1951. Chez les deux, lors de la perquisition, ont été confisqués d'importants matériaux et des manuscrits.

Le Musée juif de Vilnius, dirigé à la libération par Shmerke Kaczerginski, doit fermer ses portes en juin 1949. La documentation du ghetto, de nombreuses archives, les objets qui témoignaient de la Catastrophe et les manuscrits sont envoyés au recyclage. Une partie de ces archives est sauvée grâce aux efforts de quelques porteurs de mémoire.

En 1949 s'interrompt le flux des lettres adressées à Ilya Ehrenbourg. Étant au courant de perquisitions menées dans les locaux du CAJ, Ehrenbourg cache soigneusement ses archives. Le silence tombe également sur les ravins, ces charniers à ciel ouvert où, sans aucun secret ni dissimulation, a été massacrée la population juive de l'URSS.

À partir de là, le survivant dut s'efforcer de cacher son passé, devenir transparent, s'effacer et se taire. Sa présence était troublante pour le régime, sa parole risquait de remettre en cause le mythe étatique en cours. Elias Canetti nous rappelle que les tyrans avaient pour coutume de faire tuer les survivants, car il leur suffisait d'être là, d'être tout simplement, pour attester du désastre.

L'ouragan génocidaire

C'est pourtant en Union soviétique que vivait environ la moitié de la population qui fut victime de la Shoah, si l'on inclut les territoires annexés, à partir de 1939 à la suite de la signature du Pacte germano-soviétique. L'anéantissement y a été particulièrement radical : les

Juifs des territoires soviétiques conquis par les nazis ont été exterminés presque totalement, des bourgades entières ont disparu. La solution de la question juive eut vraiment en URSS un caractère « final ».

L'avancée de l'armée allemande après le déclenchement de l'opération *Barbarossa* fut extrêmement rapide. Le 29-30 septembre 1941 furent anéantis les Juifs de Kiev ; le 3-4 novembre 1941, les Juifs de Gomel ; pendant l'hiver 1941-1942 les alentours de Moscou et les faubourgs de Leningrad furent également rendus *judenfrei* – « libérés des Juifs », en jargon nazi. Un ouragan génocidaire a ravagé les territoires soviétiques avant même que le IIIe Reich n'eût mis en œuvre l'assassinat systématique dans les chambres à gaz.

Le phénomène de la *khurban literatur* qui est né dans les ghettos polonais, ne pouvait pas se produire sur les territoires soviétiques où les ghettos n'étaient du tout du même ordre, la survie ne s'y passait pas dans les mêmes conditions. Plus on s'éloigne vers l'est de l'Europe, plus le génocide s'inscrit dans l'immédiateté de la destruction. L'existence des ghettos y a été éphémère ; les conditions de survie y étaient extrêmement dures ; toute vie culturelle y était interdite. Si dans le ghetto de Vilnius il y avait un théâtre, un orchestre, une bibliothèque, dans le ghetto de Minsk par exemple, tout cela était strictement prohibé. Ainsi, tout un pan de la littérature de témoignage est exclu du fait des conditions du génocide dans les territoires soviétiques.

Il ne nous reste que des bribes de ce qui aurait pu être la littérature des ghettos en territoires soviétiques. A part les chroniques des ghettos déjà bien connues (comme, par exemple, les chroniques de Grigori Chour) et étudiées par les historiens (l'analyse littéraire tarde à se faire), cette littérature consiste en des poèmes, des chansons et des correspondances.

Chaque lettre envoyée par le musicien I. Chkliar, le fils d'E. Chkliar, appelé communément «Glinka Juif », du ghetto de Riga à son « cher ami Vova » est soigneusement datée. Le flux de lettres s'interrompt le 18 mai 1942. Cette correspondance ne reflète pas l'horreur directement, le désastre n'est pas dit, mais facilement repérable. Les refrains de la musique, les demandes de faire passer au ghetto des clarinettes, des partitions, sont remplacées au fur et à mesure par les sollicitations discrètes de pain. La musique cède la place à la survie ou plutôt à la mort certaine. Et même si ses lettres n'appartiennent pas à l'espace de la littérature, elles contiennent la visée testimoniale.

Michel Borwicz dans son travail de pionnier sur les « écrits des condamnés » note que c'est l'intensité des sentiments et la découverte de nouvelles dimensions de la réalité qui poussent les « débutants » à écrire. Il s'arrête également sur la valeur littéraire des textes. La

plupart des poèmes écrits par les non-littéraires dans les ghettos et les camps sont précieux plutôt par les images qu'ils transcrivent à travers la simplicité du style, que par les rimes. Comme ce poème venu du néant, dont on ignore l'auteur, le lieu et la date de rédaction. Le feuillet est jaunâtre, l'écriture à peine lisible :

Ghetto

Il fut un temps ici où on pleurait, travaillait,
Ouvrait les voies de la tristesse...
Sur les comptoirs sonnaient, monotones,
Les pièces d'un sou, enduites de sueur.

Sur la souffrance, la misère, la moisissure
Grandissait la flamme de Shabbat.
La révolte, chant obstiné, venait se cognait
Contre les briques criblées de trous.

Et le ghetto étouffait, se consumant, les flammes,
Dans les mines qui s'explosaient, les nuages de fumée,
Murmurant : Écoute, Israël!
Criant à tue tête : Écoute, monde!

Et c'est là tout. Et nous, nous ne savions pas,
Exilés dans la poussière des routes,
Que sous la cendre de ces ruines,
Restait un fragment de nos âmes.

Là, où nos frères, dans le cri qu'ils élevaient devant la mort,
Puisaient Shabbat, jusqu'à en atteindre le fond,
Gardant pour eux la grandeur,
Nous laissant que l'impuissance...¹

Le témoin inutile

« Je vais vous raconter la fosse... J'ai été la seule à en sortir en rampant » - la plupart des témoignages des survivants des ravins commencent ainsi. Mais ce n'est que le déclenchement du récit, tandis que sa trame est faite de séries infernales d'escapades et de délations. La vraie survie commence après la fusillade, après que ce miraculé est parvenu à s'extraire d'un entassement de cadavres. Il lui faut alors survivre dans une fuite éperdue,

¹ Yad Vashem, P. 21.2, File number 119, p.1. Traduit par Charles Malamoud (Traduction inédite)

toujours recommencée, il doit cacher son nom, son passé pour éviter les dénonciations et ne pas mettre en péril ses bienfaiteurs. Voici ce qu'est en URSS « toucher le fond », « voir la Gorgone » (Primo Levi). Cette mort sur place se distingue de la mort dans l'espace concentrationnaire, et implique de penser une autre logique du témoignage.

Le paradigme du témoin qui a prévalu en Occident est celui du rescapé qui, rentré des camps, raconte le naufrage. Incarné par Primo Levi, témoin par excellence, ce paradigme ne suffit plus, dès lors qu'on se penche sur la Shoah en URSS. Ici, il n'y a pas de déportation, ceux qui ont été exterminés ne sont ni partis ni revenus. Le survivant en URSS n'a rien à raconter à ses voisins, car ils ont tous été les témoins de son extermination. Ils avaient tout vu et savaient tout. Son récit ne leur révéla rien. Son témoignage leur fut inutile.

Alors il a pris la plume et écrit ce qu'il n'avait pu dire à personne à celui qui, seul, pouvait entendre :

Bonjour, très cher écrivain Ilya Ehrenbourg !

Je voulais rester en vie jusqu'à ce moment heureux, celui de pouvoir raconter à quelqu'un les malheurs qui se sont abattus sur mes très jeunes années. [...] Cette journée, elle s'est gravée dans ma mémoire pour toute ma vie. La journée où ont eu lieu les grands pogroms, c'était le 15 août, le temps était maussade, il bruinait. En vrai, ce n'était pas de la pluie, mais les larmes de millions de victimes. [...] Le lendemain – c'était à 10 heures du matin – les traîtres ukrainiens sont venus chercher les âmes innocentes. [...] Ils [mes parents] ont jeté un dernier regard sur la maison, qui semblait-il, les regardait avec tristesse, comme si elle murmurait « Restez ! », mais aucun retour n'était possible. Ils se sont approchés de la fosse effrayante [...].

[...] À trois kilomètres de la bourgade, j'ai vu une foule d'Ukrainiens, qui creusaient des fosses pour recevoir le peuple d'Israël, j'ai regardé ces fosses, les mines joyeuses de ces gens, qui avaient préparé des sacs pour y mettre les chemises qu'ils se préparaient à retirer aux morts. [...] Quand je me suis finalement éloignée à deux kilomètres de ce lieu, le vent a porté jusqu'à mes oreilles les cris horribles de ceux qui étaient en train d'être massacrés, des adultes et des enfants. [...]

Je voudrais vous décrire mes souffrances. [...] Pour que les fosses ne soient pas ensemençées de blé, pour qu'elles ne plongent pas dans l'abîme de la terre, ne disparaissent pas. [...] Par cela je termine la description de ma vie. Elle aurait pu être beaucoup plus longue, si je décrivais tout. Qu'importe la longueur de mon écrit, le cœur en dicte toujours plus. Car il est tout en blessures. Et rien ne peut les cicatriser. Je suis seule. Excusez-moi, c'est peut-être trop. Mais j'espère que tout cela sera utile pour l'histoire¹.

¹ Lettre de Liouba Kligman, datée de 1944. *Oblast* de Kamianets-Podilsk, bourgade Vinkovtsy. Yad Vashem, P.21.1, file number 17, p. 5.

Le survivant de l'extermination voit en Ehrenbourg un être proche, « un frère de sang » un défenseur de longue date, le transcripteur fidèle du mal enduré par le peuple juif. Le discours qu'il avait prononcé en août 1941 au meeting des personnalités juives, où il était exprimé en tant qu'un « écrivain russe et un Juif », résonnait encore dans les oreilles. Mais on se souvenait également de sa parole fervente et douloureuse sur les pogroms qui avaient eu lieu à Kiev durant la guerre civile.

Les archives d'Ehrenbourg contiennent un nombre important de témoignages qui transcrivent toute la complexité des sentiments qu'éprouve l'individu dans la situation extrême (affolement, lassitude, envie de suicide, les souffrances physiques). Ce sont des textes confidentiels. Leurs auteurs ne retiennent pas le cri, on y entend nettement le spasme langagier, l'impuissance éprouvée devant une feuille blanche et la peur de l'incapacité de transmettre le vécu par la langue. Ils n'hésitent pas à lui confier ce qu'ils ne diront pas aux transcripteurs officiels des témoignages, car ils comprennent déjà que leur parole sera tue, submergée par la parole et les souffrances des autres :

[...] je voulais tout d'abord attirer l'attention de la Commission sur ces atrocités. Mais j'ai rapidement écarté cette idée [...]. La Commission est surchargée de travail, surchargée à tel point, que le fait qu'à Odessa, les Juifs ont souffert des bestialités fascistes en même temps que les Russes, les Ukrainiens et les Moldaves et qu'ils constituent, à mon avis, au moins 75 % des 200 000 victimes, ce fait est passé pour elle inaperçu¹.

La subjectivité soviétique

Les textes soviétiques sont à répertorier non seulement selon leur provenance (territoires annexés en 1939-1940 ou territoires soviétiques historiques), le degré du témoignage (témoin direct ou indirect), l'année et les conditions de rédaction, mais aussi et surtout selon leur destinataire. C'est en effet le destinataire et le lieu de dépôt du texte (à qui le témoignage a été confié ou non confié) qui jouent un rôle prépondérant en ce qui concerne la franchise du témoin et la «vérité» du récit.

Le discours testimonial, au départ suscité par l'État soviétique dans un élan de masse, a été finalement formaté par les exigences politiques du moment. L'expression personnelle se confond *in fine* avec le discours officiel et se soumet au récit pré-formaté produit par l'État. Le témoin se moule souvent dans les clichés de la rhétorique soviétique et s'enferme dans une langue qui n'est pas la sienne. C'est comme s'il cherchait à rétablir un *continuum* soviétique et

¹ Lettre d'Izraïl Adesman, datée du 22 juillet 1944. Yad Vashem, P.21.1, file number, 12, p. 3.

à se réinscrire dans le réel soviétique en transcrivant son expérience en langage schématique et idéologiquement correct. Ce n'est pas chose facile de rester un chroniqueur fidèle dans une société entièrement dépendante d'un imaginaire et d'un mythe communautaire intangibles.

Les victimes des ravins, prisonniers des ghettos et des camps savent, qu'il faut « que quelqu'un revienne pour dire », quelqu'un qui dira « nous » pour les disparus. Mais à leur retour, ces rescapés se heurtent à un autre « nous » plus impérieux. Le « nous » qui confisque la voix de chacun.

Les textes envoyés aux représentants officiels décrivent le génocide accompli et évoquent (parfois) la collaboration. Cependant le « je » du témoin y est peu présent et la *novlangue* soviétique, parsemée de tournures de propagande, y est largement en usage. Leurs auteurs tendent à remplacer l'histoire personnelle (les descriptions de survie, de l'effroi constant, de la faim inexorable) par l'histoire générale (l'entrée des Allemands dans la bourgade, la création de ghetto, les fusillades, la libération par l'Armée rouge). Ces textes se relèvent plus du témoignage factuel que de l'écriture confessionnelle. L'espace du « moi » y est réduit.

Les vifs débats autour de la notion de « subjectivité soviétique » ont montré que la société soviétique n'était ni homogène, ni docile dans sa totalité. Et même si la plupart des soviétiques ont parfaitement appris à manier la *novlangue*, certains d'entre eux savaient s'exprimer à la fois dans deux registres : officiel (conformiste) et non officiel.

On peut espérer que ces témoignages immédiats, couchés sur papier dans l'urgence, durant la guerre ou très vite après la libération et confié à un être proche, « un frère de sang », c'est ce témoignage nu, initial, celui que nous cherchons obstinément, sans les brouillages idéologiques et sans l'autocensure. C'est le texte primaire, la vision brute, émergée dans la conscience du témoin au moment même du contact avec la réalité génocidaire. On entend dans certains de ces récits résonner une langue née de l'effondrement, une langue vivante et quasi libre des canons soviétiques, pleine de réflexion et d'angoisse. Le « je » du témoin, douloureux, dégagé des exclamations patriotiques, y émerge à la surface.

Le génocide de proximité

La réflexion sur le meurtre impersonnel et « sans témoins » a fondé un *topos* en Occident et repoussé hors champ les massacres de l'Est pendant plusieurs décennies. Le témoignage devient le seul élément visible d'un événement invisible. Il apparaît comme l'envers du projet

nazi de la destruction absolue ; le témoignage, c'est l'intérieur du camp, porté à la connaissance de tous.

Sur les territoires soviétiques, la mort n'était pas cachée, mais parfaitement visible et parfois même exposée sur le devant de la scène. La « négation du crime à l'intérieur du crime »¹ n'est pas jugée nécessaire par les nazis en URSS, car les slaves sont voués également à la disparition dans le cadre du Schéma directeur pour l'Est. Contrairement à la prudence qui prévaut pour les chambres à gaz, aucun secret n'entoure les massacres en URSS. La réalité génocidaire, dans toute sa diversité, s'y entremêle et se confond avec le monde ordinaire. Il n'y a pas ici de scission entre l'extérieur et l'intérieur, pas de ligne nette qui sépare la mort de la vie. A la différence de la mort à Auschwitz qui est insaisissable, la mort ici est tangible et repérable : les témoins sont multiples, les traces et les corps sont bien présents. Le rapport au deuil et à la mémoire des morts en est lui aussi modifié. On va aux ravins pour accomplir les rites funéraires et inhumer les restes. On y cherche les siens, on pleure les tués et il arrive même qu'on trouve sur les corps des messages d'adieu.

La construction du témoignage à l'Est, à l'inverse de l'Ouest, est fondée sur le montrer : le témoignage décrit les cadavres abandonnés, appelle au regard sur les restes, sur les ravins et la terre, et engage un dialogue impossible avec les morts.

Les témoins indirects ont transcrit ce génocide de proximité et l'omniprésence de la mort :

Il y a un cadavre de femme auprès de l'école brûlée. Il se trouve là déjà depuis quelques jours et personne ne le ramasse. Le visage de la femme change peu à peu. D'abord ont disparu les lèvres, puis le menton et toute la partie basse de son visage. La femme contemple le monde uniquement par ses grosses dents blanches. Les chiens rongent la nuit son visage, ils le font calmement et méthodiquement, car personne ne les en empêche, Comme personne n'empêchait le feu qui bouffait les maisons. Les maisons brûlées rependent un miasme douçâtre et étouffant. Le cadavre reprend son miasme. Les gens traversent la rue, mais ces gens sont par eux-mêmes, et le cadavre – par lui-même².

Les Juifs libérés de la prison se traînaient en longue file sur la route sale, pleine de mares croupies. [...] Cinq personnes en portaient une autre morte ou malade. Une vieille est tombée et s'est accroupie comme une morte. Une autre était couchée sur la terre mouillée et ne pouvait que remuer imperceptiblement les bras³.

¹ VIDAL-NAQUET Pierre, « L'Épreuve de l'historien : réflexion d'un généraliste » in M. Deguy (dir), *Au sujet de la Shoah*, Editions Belin, 1990, p. 32

² Le journal de Vladimir Chvets, Odessa. In SMIRNOV Vladimir, *Rekviev XX veka* [Requiem du XX^e siècle], Odessa : Astroprint, 2009, p.301.

³ Le journal d'Adrian Orjekhovski, Odessa. ORJEKHOVSKI Adrian, « Zapiski » [Carnets], 4 novembre 1941, *Dom kniazia Gagarina* [La maison du prince Gagarine], n°4, 2007, p., p. 312.

Il est temps aujourd'hui de déterrer et de faire entendre les voix de ces témoins, et de réfléchir aux raisons pour lesquelles ils ont décidé d'écrire parfois sans destinataire, au risque de ne jamais être entendus. On reconstitue ainsi une pièce manquante de ce qui aurait pu devenir la littérature soviétique de la Catastrophe.

Les textes soviétiques n'ont pas encore été pleinement intégrés dans les réflexions sur la littérature de la Shoah. Ce corpus, resté soit nettement minoré, soit méconnu, se montre en grande partie impropre aux théories qui se sont élaborées à partir d'autres corpus. Il se compose de textes produits dans un autre espace socio-politique, en réponse à une violence génocidaire dont les modalités furent autres que dans le reste de l'Europe. La littérature de témoignage a, en effet, une géographie et une histoire. Le corpus exhumé de la « *khurban literatur* » - poèmes, chroniques, journaux rédigés dans les ghettos polonais - a déjà montré que le modèle critique et le moule catégoriel générique instauré dans l'histoire littéraire occidentale sont trop étroits. Les textes soviétiques visent également à modifier notre regard sur le témoignage, car il faut prendre en compte d'un côté la particularité du génocide exercé en URSS et de l'autre, les effets de la terreur soviétique qui ont pesé sur l'écriture testimoniale. La reconstitution de cette littérature et son analyse serviront à enrichir la complexité de la notion de « littérature de témoignage ».